

LES TABOUS SOURCES DE DÉPENDANCE ET DE MALADIES
DANS LES RELATIONS FAMILIALES
PAR CLAUDE MAILLOUX 2007

Comment les tabous peuvent-ils être source de dépendance et de maladies dans les relations familiales ? C'est en m'aidant d'exemples tirés de divers lieux de pratique que je vais tenter de montrer comment cela se peut. La démonstration commence en mettant en place la notion d'« esprit de famille » qui sert de base au repérage des tabous. Puis, nous examinons les rapports qui existent entre les tabous et l'esprit de famille avant de montrer comment les premiers deviennent source de dépendances. Cet examen nous autorise à observer comment des éléments de dépendance peuvent se désamorcer en dénonçant les mensonges sacrés que sont les tabous. Enfin, nous concluons en ouvrant sur un point de vue plus large : notre compromission commune avec la haine dans la désolidarisation d'avec les autres et d'avec la part ombrageuse et mal aimable de nous-mêmes. Cette désolidarisation est présentée comme la base anthropologique de la destruction de l'humanité par elle-même alors que le développement d'une culture de vérité apparaît la seule arme capable de vaincre le mal à sa racine.

L'esprit de famille

Ce matin en pensant au texte de ma conférence, je suis frappé par une nouvelle à la télévision. Un monsieur de Montréal dans la mi-cinquantaine sera inculpé de conduite avec les facultés affaiblies. Pour lui il s'agit d'une huitième récidive connue, mais cette fois-ci il a causé la mort d'une jeune femme. L'animateur commente ce fait divers et plusieurs personnes interviennent dont une cousine du monsieur. Celle-ci se dit contre l'alcool au volant et insiste pour dire que beaucoup de familles au Québec sont aux prises avec ce genre de drame. Selon elle, « la prison ne donnera rien de plus à la société, car l'alcoolisme est une maladie mentale. Il faudrait plutôt que la société envoie son cousin suivre une thérapie de deux ans à la maison Jean Lapointe ».

Pendant mon travail en prison, j'ai eu à voir à quelques reprises des personnes ayant les mêmes accusations portées contre elles. Lorsque je les rencontrais, j'étais confronté au même genre d'histoire d'horreur dont la haine de la personne humaine est la trame de fond commune. Cette

haine est toutefois plus perceptible sous la forme de la haine de soi et du désespoir/déception devant sa propre inconduite notoire. Le discours conscient de ces personnes occulte toutefois souvent les autres traces de l'expérience apprise de la haine de soi et de la personne humaine. Ces individus pas plus que leur entourage n'arrivent à comprendre comment ils se sont enfoncés à un tel point malgré la bonne éducation et les mises en garde reçues. En général, leurs familles prônent des bonnes valeurs, comment celles-ci ne se sont-elles pas transmises dans le concret ?

Cela me rappelle la question que se posait Diane Brodeur dans son essai de maîtrise en counseling pastoral à l'Université de Sherbrooke¹. Elle avait découvert qu'aux côtés des valeurs professées haut et fort dans une famille, il existait un système de valeurs occultes opposées aux valeurs énoncées. Malgré le désarroi des aînés, le travail de cette étudiante montrait que les valeurs *dites* ne passaient pas parce qu'elles étaient dans les faits *contredites* par l'autre système de valeur qui, lui, se transmettait allègrement en dehors de toute contrainte et de toute logique apparente.

Les travaux de cette étudiante dont j'étais le directeur de recherche et ma pratique à la prison m'aident à comprendre que derrière les « bonnes » apparences dont tente de se revêtir toute famille normale, se terre un « esprit de famille » d'autant plus redoutable et implacable qu'il est inconnu. Cet « esprit inavoué » est apparemment le contraire des valeurs professées. Il est cependant la polarité invisible d'une même dynamique qui échappe à la claire conscience des membres de la famille. Ici une valeur et son contraire se situent sur un même axe qui met en cause non pas les valeurs, mais la manière avec laquelle une famille se relie aux valeurs. Soit ce lien se fait dans le respect de l'unicité de chaque personne et du respect de la famille, soit il se construit au détriment de la famille et de ses membres. Un exemple simple se trouve dans ces parents qui tentent d'enseigner le respect à leurs enfants alors qu'ils manquent totalement de respect envers eux. Dans ce cas, la valeur des individus est négligée au profit d'une valeur théorique inexistante. Malgré la bonne volonté, la valeur enseignée est l'irrespect.

¹ Diane Brodeur, *La transmission intergénérationnelle des valeurs. Utilité du testament spirituel spontané en counseling pastoral*, Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie, Université de Sherbrooke, mai 2004, document inédit.

L'approche systémique en psychologie ferait sans doute un rapprochement entre « un système » et ce que j'appelle l'« esprit de famille ». Même si cet esprit de famille existe et se perpétue par et avec « un système familial », on ne peut le réduire au système parce qu'il constitue une forme particulièrement fixe d'une logique affective qui est une prise de position par rapport à la vie, à ce que l'on peut attendre d'elle et à la valeur des uns et des autres ainsi que de la différence interindividuelle. Il est en quelque sorte une « culture » de vie ou de mort selon la dernière orientation à s'être cristallisée dans l'histoire d'une famille.

Les tabous et l'esprit de famille

Lorsqu'il est question d'esprit de famille qui peut-être une culture de mort, notre discours ne se situe pas sous le mode moral. Il comporte au contraire un accueil de la réalité anthropologique des familles et des individus qui les composent. Le fait de nommer, c.-à-d. d'interpréter anthropologiquement, un esprit de famille qui s'identifie chez une personne revient à ouvrir la porte du placard et à autoriser un individu (et pourquoi pas une famille ?) à commencer à regarder en pleine face les liens et les compromissions que l'on entretient avec la mort. Il ne s'agit pas non plus de juger qui ou quoi que ce soit. Il s'agit plutôt de reconnaître qu'une culture de mort s'installe quasi naturellement dès lors que l'on fait l'expérience que la vie résiste apparemment à notre volonté. Cette expérience qui devrait nous conduire à développer notre consistance humaine peut être malencontreusement interprétée comme si la vie nous en voulait. Alors débute une guerre contre la vie qui refuserait de se donner.

Lorsque cette confusion prend place, un esprit mensonger, mais vraisemblable, s'installe dans la vie d'un individu d'abord et bientôt de toute une famille. Puis au fil des générations, l'esprit de famille poursuit son œuvre de manière insidieuse. Une fois bien en place et tel un Moloch, l'esprit de famille se nourrit du sang dont il justifie le versement. Ainsi un esprit de famille en arrive à se servir du poids de la souffrance qu'il fait subir à ses membres et de certains tabous qu'il a institués au fil du temps pour se justifier : on ne doit absolument rien changer à cet état de fait, sinon le prix demandé en sera trop fort.

Je pense ici à un homme qui pendant de nombreuses années refusait de parler de quoi que ce soit de son enfance à ses proches sous prétexte que cela lui faisait trop mal et qu'il ne voulait

faire de mal à personne. Maintenant dans la mi-quatre-vingtaine, cet homme réalise, en regardant vivre ses enfants, tout le patrimoine de malheur qu'il leur a transmis dans et avec l'esprit de famille. Heureusement à travers sa foi en un Dieu qui l'aime et lui pardonne – Qui n'est donc pas le Moloch assoiffé de sang, il réussit à ne pas sombrer dans le désespoir qui est « si grand, dit-il, qu'il n'aurait qu'à se laisser aller vers la mort ». Deux tentatives d'abus sexuel vécues de la part de la fratrie pendant son enfance et la douleur associée à ce secret trop lourd ont rendu toute sa famille malade.

Les tabous sources de dépendances

Dans l'exemple dont il vient d'être question, l'esprit de famille aurait pu se synthétiser à peu près de la manière suivante : « Il faut prétexter le trop de la souffrance pour nier son mal et supporter le mal des autres pour ne blesser personne ». Cela rend chaque membre de la famille inapte à saisir et à assumer son poids de souffrance tout en demeurant victime du poids des autres. Mais ce poids, il leur est impossible de le porter puisque chaque individu est le seul à pouvoir se porter.

Lorsqu'il m'arrive d'être en contact avec l'un ou l'autre membre de cette famille, j'ai l'impression qu'aucun ne se risque vraiment à porter sa charge et que chacun tente de se faire porter par l'un ou l'autre membre de la famille. Le tabou véhiculé avec cet esprit de famille est le suivant : « Ma souffrance est trop forte pour que je puisse la porter; elle me ferait trop mal ». La dépendance que le tabou installe consiste en une demande constante d'être pris en charge dans le déni tout aussi constant de la capacité de se prendre en charge.

Le tabou, ou mensonge sacré, dans l'exemple « Ça fait trop mal ! », devient la source d'une dépendance particulière qui consiste à ne pas s'assumer comme personne avec son poids de souffrance et de misère tout en demeurant victime de la charge des autres. Vous pouvez sans doute trouver des exemples que vous connaissez. Je veux maintenant préciser le rôle des tabous dans l'installation d'une dépendance sans insister sur le message du tabou.

Selon le Petit Larousse Illustré (1998), un tabou est une notion anthropologique qui correspond à « un interdit d'origine sociale qui frappe un être, un objet ou un acte en raison du caractère sacré ou impur qu'on leur attribue ». En employant ce mot, je veux souligner le caractère sacré

et impur qu'un individu ou une famille peut accorder à une réalité vécue qui, si elle était nommée, risquerait de détruire quelque chose qui apparaît fondamental à la cohésion du groupe familial, mais qui, dans la réalité, réclame son lot de souffrance humaine tout en détruisant la cohésion familiale.

Ces réalités sacrées sont exclues du système langagier afin d'éviter un ou des inconvénients, mais elles en causent d'autres. L'exemple abordé plus haut s'illustre par la création d'une dépendance affective d'un genre très particulier. En fait, l'interdit laisse en friche une dimension affective de la vie personnelle alors que l'individu peut demeurer fonctionnel dans d'autres sphères de sa vie.

Dans mon travail avec les personnes incarcérées, je leur demandais presque toujours de me parler de leur vie en bas âge, de leur relation avec les parents, la fratrie. J'ai toujours été frappé par le même constat de pans de vie affective qui étaient demeurés en friche avec les conséquences dans le comportement de ces individus. Une partie importante de leur humanité s'était retrouvée sous le couvert du tabou ce qui a eu pour effet de susciter des comportements délinquants qui affichent haut et fort dans la société le malaise vécu, mais qui leur fait obtenir condamnation par-dessus condamnation.

Désamorcer des éléments de dépendances

Si la prison avait fourni de véritables ressources en vue de la réhabilitation, il leur aurait fallu promouvoir l'embauche de nombreuses personnes reconnues pour la qualité profondément humaine de leur accueil et leur recherche de la vérité. Travailler à la réhabilitation demanderait un investissement majeur dans l'humanité des personnes contrevenantes plutôt que dans une logique punitive. Cette logique, les personnes incarcérées la pratiquent sans aucune difficulté. D'ailleurs si je voulais intervenir avec cette clientèle, le premier élément du travail que j'avais à faire consistait à contribuer à lever le poids des multiples autocondamnations et autopunitives. Ces condamnations et punitions renforcent l'impression qu'il n'y a rien à faire pour se dégager de la dépendance.

Les personnes qui vivent de graves dépendances n'ont pas besoin d'être jugées ou condamnées : elles se font déjà subir ce sort sans résultat. Souvent l'entourage en rajoute, mais

rien ne change. Ce dont elles ont besoin pour que des éléments de dépendance commencent à se désamorcer, c'est de rencontrer un ou des témoins d'humanité; c'est-à-dire des personnes qui sont en mesure de les accueillir comme un frère ou comme une sœur en humanité avec leur délinquance, leur rage et leur violence, bref leur humanité en friche ou en chaos.

Seul un regard vraiment aimant porté sur eux et sur leur histoire peut provoquer une brèche qui les rejoint au cœur. On n'a pas tous besoin de beaucoup de formation pour provoquer une brèche, d'ailleurs la formation ne peut donner un amour véritable de l'humanité. On n'a pas nécessairement besoin de formation pour apprendre ce regard-là. Il suffit qu'un jour quelque part nous ayons rencontré un homme ou une femme qui nous a aimés vraiment avec tout notre poids d'humanité sans se détourner ni exclure les zones grises et les zones d'horreur. Il suffit qu'un tel regard nous ait remis en marche.

La tâche par excellence des proches et des professionnels consiste à aider à déchiffrer l'ombre et l'horreur si l'on veut ramener les personnes dépendantes vers elles-mêmes avec cette partie tronquée de leur humanité qui les amène à marcher plus comme des loques plus que comme de véritables humains.

Les problèmes de dépendances n'en sont pas un de raison, mais d'affectivité en friche. Si donc les tabous et l'esprit de famille causent d'étranges dérangements, il importe de commencer le travail en focalisant sur les tabous et sur l'esprit de famille. Cela est surtout vrai pour les intimes qui souvent n'arrivent même pas à comprendre comment la dépendance a bien pu prendre racine chez leur proche. En fait la solution ne consiste pas à blâmer qui ou quoi que ce soit. C'est ce que tous nous avons tendances à faire naturellement. Or si cette méthode fonctionnait, on le saurait depuis des siècles.

Ce n'est pas davantage une question de morale, cela ne devrait pas non plus toujours en être une de justice pénale. Il s'agit plutôt de faire justice à l'humanité en développant une culture qui favorise la vie humaine. Il n'y a pas de truc, ni rien de vraiment facile lorsque l'on veut développer une culture qui favorise la vie. Il faut apprendre à reconnaître chacune et chacun nos compromissions avec la haine de l'humanité : jugement de l'autre ou de soi, condamnation de la personne au-delà des gestes, brutalité, vengeance, irrespect. Une fois reconnus, ces éléments doivent être dénoncés au grand jour avec l'ensemble des tabous et l'esprit de famille

qui permet de continuer de se sentir « bien » tout en continuant à détruire ne serait-ce même qu'une seule personne humaine, même lorsqu'il ne s'agirait en dernier ressort que de soi-même. Nous valons tous la peine que nous pouvons causer.

Je voudrais bien vous donner des trucs, mais je n'en connais pas d'autre qu'un réel investissement de soi dans un devenir plus humain. Seul l'amour véritable guérit et les personnes dépendantes sont des mendiante d'amour. Elles continuent dans un âge avancé de rechercher cet amour qui a tant manqué au début de leur histoire. Si nous ne pouvons pas leur donner ce qui leur a manqué, nous pouvons apprendre à les regarder d'une telle façon qu'avec le temps elles se découvriront dignes d'amour et dignes d'un respect total. Alors leur dépendance commencera à s'estomper au fur et à mesure que ces personnes regagneront leur dignité bafouée.

Souffrir en vain ou souffrir en vue de la croissance dans l'humanité

L'accueil de l'humanité d'un autre peut demeurer une belle théorie tant que nous ne parvenons pas à accueillir notre propre humanité dans sa fragilité et ses ombres. Alors qu'autrefois on disait que la souffrance achetait le ciel, aujourd'hui on est plus enclin à tenter d'endormir toute souffrance afin de conserver une apparence de bonheur dans la tranquillité. Cependant, ce bonheur apparent a pour prix le sacrifice d'une partie de l'humanité. Cela est vrai au sein d'une famille tout comme on pourrait dire la même chose de la répartition des richesses entre les pays riches du Nord et les pays pauvres du Sud. La même métaphore indique que le confort des uns s'achète au prix du sang des autres.

Le jour où nous entendrons vraiment ce que cela signifie, l'humanité aura franchi un grand pas. Alors le poids de la souffrance assumée aura contribué à nous rendre davantage humains en nous découvrant solidaires les uns des autres. Entre-temps, la fin de l'heure de la chasse aux sorcières et aux monstres a sonné. Il est temps que nous apprenions le langage de l'humanité bafouée, de l'humanité tournée en dérision et en esclavage. Ce discours peut nous apparaître d'autant plus difficile à décoder que nous sommes compromis avec lui. Il n'y aurait pas destruction de l'humanité chez des personnes dépendantes et peur du côté des autres sans qu'une commune folie nous enserre.

C'est pourquoi le seul travail de protection défensive stigmatise encore plus les personnes fragiles qui portent pourtant une richesse hors du commun, mais mal comprise. Au lieu que ces richesses deviennent des atouts, les tabous et l'esprit de famille les ont transformées sous l'apparence de rebuts. Seule une culture du respect absolu de l'humanité, même et surtout de l'humanité blessée, seul ce genre de respect sans jugement de valeur sur les personnes peut contribuer à désamorcer les tabous et l'esprit de famille qui prive l'humanité de sa plus grande richesse.

Le bris de la solidarité interhumaine est le vers de la haine qui ronge l'humanité. C'est au prix de la désolidarisation avec les autres et avec nos côtés sombres et difficiles à aimer que nous détruisons l'humanité sans même prendre le temps de la connaître dans son mystère. Nous versons le sang des autres et le nôtre en toute bonne conscience alors qu'au plus profond de nous demeure un cri qui nous rappelle notre désertion. Ce cri nous invite à nous mettre à l'écoute de notre humanité pour nous laisser révéler ce qu'est être une personne humaine digne de ce nom. C'est dans l'écoute et l'interprétation des comportements humains comme un cri vers la vie et vers la libération que les comportements apparemment les plus aberrants deviennent débordants de sens.

Avant que vous ne rejetiez du revers de la main cette conclusion apparemment simpliste, je vous invite à vous risquer à développer une authentique culture de la vérité dans votre milieu et dans votre famille. Lorsque vous aurez tenté l'expérience avec l'honnêteté du désespoir, vous pourrez revenir me dire si ce dont je vous ai parlé n'était qu'une utopie. Le développement d'une culture de vérité passe par le consentement à ce que notre logique rationnelle se laisse subvertir et déplacer par la logique de la vie. Au lieu de la position maîtresse que notre raison réclame, le service de la vie est la seule et unique place qui est vraiment la sienne...

Autrement elle construit des idéologies auxquelles elle cherche à soumettre la Vie et les vivants...²

Claude Mailloux, Intervenant en soins spirituels, le 12 mai 2007

² Allusion au livre de Denis Vasse, *La Vie et les vivants. Conversations avec Françoise Muckenstrum*, Paris, Seuil, 2001.